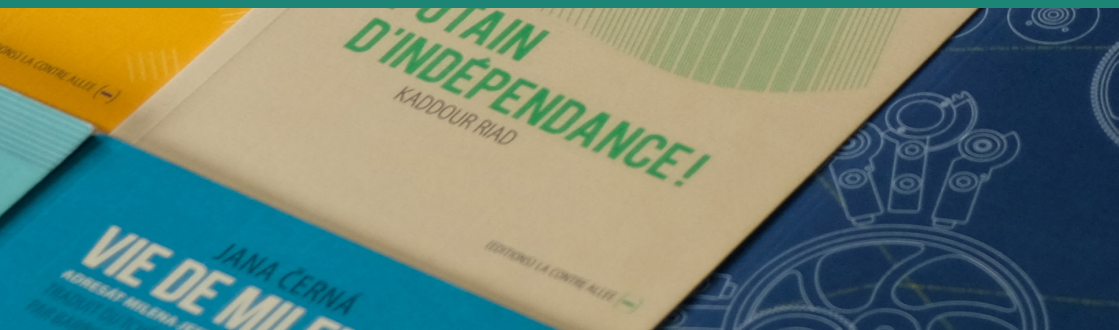
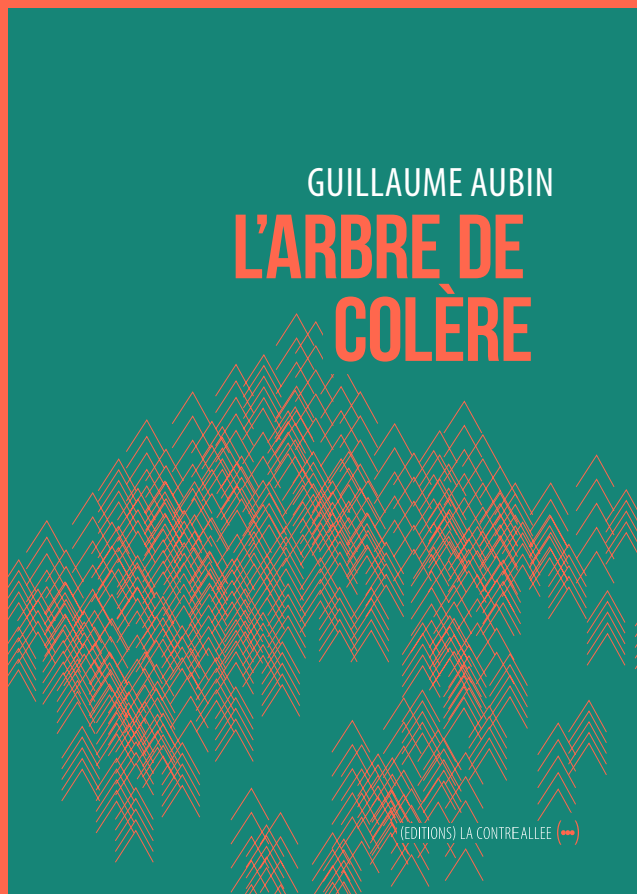




LE 14 JANVIER 2022...

... QUOI D'AUTRE QU'UN PREMIER ROMAN
POUR LA 100^E NOUVEAUTÉ AUX
ÉDITIONS LA CONTRE ALLÉE ?





L'ARBRE DE COLÈRE, GUILLAUME AUBIN
COLLECTION LA SENTINELLE
PARUTION LE 14 JANVIER 2022
352 PAGES, 21€.

« JE SUIS PEAU-MÊLÉE. JE
SUIS CELLE QUI BROUILLE LE
FÉMININ ET LE MASCULIN. JE
N'AI PAS LE SEXE DRESSÉ, ET ÇA
NE M'EMPÊCHE PAS DE FRAPPER
LA BALLE, DE TUER LE GIBIER.

JE N'AI PAS LA VERGE HAUTE,
MAIS ÇA NE M'EMPÊCHE PAS DE
M'HABILLER EN HOMME. JE SUIS
COMPLÉMENTAIRE DE L'HOMME
QUE J'AIME, MAIS JE NE SUIS PAS
COMPLÉMENTAIRE DE TOUS LES
HOMMES, PARCE QUE JE NE SUIS
PAS UN PRINCIPE. »

À PROPOS DU LIVRE

GUILLAUME AUBIN L'ARBRE DE COLÈRE

POUR ÉCOUTER GUILLAUME AUBIN :



Née dans une tribu du Canada, Fille-Rousse grandit avec les garçons, s'adonnant avec joie à la chasse, la pêche et la course. Lorsqu'elle observe les groupes de femmes, elle pense que rester au campement n'est pas fait pour elle !

Dans l'esprit du chamane de la tribu émerge alors l'idée que la petite fille, dont la naissance est nimbée de mystère et dont le parcours étonne, pourrait être une Peau-Mêlée, un être à part, homme et femme à la fois. Si certains dans la tribu acceptent sa nouvelle condition, d'autres doutent et ne cessent de mettre la jeune fille à l'épreuve.

L'Arbre de colère c'est la découverte d'une culture, celle des tribus semi-nomades des Premières Nations canadiennes et celle des « Two Spirits » ; c'est aussi accompagner une jeune fille dans sa quête de liberté ; c'est rencontrer un peuple, entre l'amour des familles et la violence des rites et des combats, entre traditions ancestrales et évolution forcée par l'arrivée des Européens.

Avec ce premier roman, au rythme entêtant comme le son du tambour, Guillaume Aubin nous emporte aux côtés d'un personnage fascinant qui a tout pour marquer les esprits !

Blond avant d'être châtain, GUILLAUME AUBIN a fait des études d'ingénieur. S'en est repenti pour devenir libraire. Néanmoins, à ce jour, il compte plus d'années d'exercice en tant que footballeur amateur qu'en tant que professionnel du livre.

Et s'il fallait chercher des éléments significatifs dans son enfance, on pourrait mentionner le projet de société utopique dans la forêt, qu'il avait imaginé avec ses cousins et cousines. Tentative vite rattrapée par les dérives du monde qu'ils reproduisaient : accroissement des inégalités, système pyramidal, mécanismes d'exclusions. Son premier roman est peut-être né de l'envie d'exorciser ou de revivre cette expérience.

Il est lauréat du Prix du Jeune Écrivain 2015 et 2016, respectivement pour ses nouvelles « Phosphorescence » et « Punk à Chien », publiées dans les recueils *Et couvertes de satin* et *La vie est une chose minuscule*, aux éditions Buchet Chastel.

En 2017, il collabore avec le peintre Julien des Monstiers dans le livre *Peaux*, aux Éditions de la Ménagerie, qui fait dialoguer leurs deux univers.

Crédits photo © Macha Kaidanovski



« TRÈS VITE, JE N’AI PLUS JOUÉ AVEC LES FILLES DE MON ÂGE. JE PRÉFÉRAIS LES GARÇONS. LES FILLES N’ALLAIENT PAS EN FORÊT. ELLES COPIAIENT LEURS MÈRES, BERÇAIENT LES PETITES SOEURS, JETAIENT DES HERBES DANS LA MARMITE. ÇA NE M’INTÉRESSAIT PAS. JE VOULAIS COURIR. JE VOULAIS VOIR LES ARBRES DERRIÈRE LES ARBRES. JE VOULAIS SURPRENDRE DES HARDES DE CERFS DANS UN CREUX DE TERRAIN. ENTENDRE LE ROULEMENT DE LEURS SABOTS. VOIR LES CASTORS CONSTRUIRE DES BARRAGES, LES OURSONS S’ÉGAYER, VEILLÉS PAR LEUR MÈRE. REPÉRER LES NIDS D’AIGLES DANS LES BRANCHES. JE VOULAIS TOUS LES ANIMAUX, ET PAS SEULEMENT MORTS ET DÉSHABILLÉS DE LEURS PEAUX, LEUR VIANDE SÉCHÉE POUR LES JOURS DE FROID. COMBIEN DE TEMPS ENCORE ? COMBIEN DE TEMPS ENCORE JE VAIS DÉRANGER L’ORDRE DU MONDE ? COMBIEN DE TEMPS ENCORE JE CROIS POUVOIR ÉCHAPPER À ÊTRE UNE FEMME ? À FAIRE DES CHOSES DE FEMME ? »

GUILLAUME AUBIN NOUS PARLE DE L’ARBRE DE COLÈRE

LE POINT DE DÉPART

En 2012, je reçois une bourse de la part de l'Office franco-qubécois pour la Jeunesse pour financer un projet littéraire au Québec. Lors de mes recherches préparatoires, je m'intéresse à une île gigantesque érigée au milieu de la forêt suite à la chute d'un astéroïde. Sur place, j'apprends que ces terres sont les terres historiques de l'ethnie Innu, ou Montagnais, peuple nomade jusqu'à récemment. La magie du lieu, combinée à l'histoire de cette culture, donne les grandes lignes du roman. Ce n'est que plus tard que j'ajouterais le concept de bispiritualité, qui répond à mon envie de créer un personnage en décalage avec le rôle social qui lui est assigné.

LES CONCEPTS DE GENRE ET DE BISPIRITUALITÉ

La bispiritualité est un terme générique pour désigner des concepts semblables qu'on retrouve dans la plupart des peuples premiers américains. Ce concept consiste à reconnaître, à des personnes qui se sentent attirées par le rôle social opposé à celui défini par leur sexe biologique, une capacité à posséder à la fois l'esprit féminin et masculin. Une personne bispirituelle est donc considérée comme une personne qui possède un grand pouvoir, et en sera hautement respectée. Le tabou de « l'homosexualité » existe dans les sociétés premières des Amériques. Il se définit par l'union de deux personnes de même genre. Or, la bispiritualité est considérée comme un troisième, voire un quatrième genre. Unir une personne bispirituelle avec un homme, ou une femme, ne représente donc pas une transgression. Dans ces sociétés, qu'on disait barbares, existait déjà la dissociation entre le sexe et le genre, bien avant que la sociologie contemporaine ne s'en empare.

La question du genre – et, par extension, des orientations sexuelles – est centrale dans mon travail. Dans « Phosphorescence » (incluse dans *Et couvertes de Satin*, Buchet Chastel, 2015), j'interroge la représentation de la sexualité au sein d'un couple. Dans *Peaux* (La Ménagère, 2017), je mets en scène l'apprentissage de la sexualité et la dévalorisation des femmes à l'adolescence. Dans « Baleines » (inédit), je m'intéresse à la réaction en chaîne de l'homophobie ordinaire dans un village de pêcheurs.

Depuis 2019, je tiens un blog intitulé *Qu'en Dira-t'Homme ?*, où je croise lectures féministes et expériences personnelles pour ouvrir la réflexion sur les masculinités, considérant, pour paraphraser la philosophe Olivia Gazalé, que la virilité est un piège pour les deux sexes.

PERSONNAGES ET ENVIRONNEMENT : UN ÉCOSYSTÈME

Je conçois mes univers comme des écosystèmes, c'est-à-dire des réseaux de relations entre personnes, êtres, choses, qui ne sont pas réductibles à la somme de leurs éléments. Mes personnages n'existent que parce qu'ils existent dans cet environnement, et ne peuvent en être isolés. En cela, l'espace géographique peut être considéré comme le personnage principal de mes fictions.

Je décris volontiers mon écriture comme sensuelle, en ceci qu'elle s'adresse aux sens. J'aime que le lecteur sente, touche, goûte, écoute, voie, lors de sa lecture, que mon style soit au service d'expériences émotionnelles et sensibles. Le recours à un vocabulaire simple, à un langage oral, procède de cette volonté d'aminor la barrière textuelle entre le lecteur et l'imaginaire qu'il se façonne. C'est également la raison pour laquelle le corps occupe une place centrale dans mon écriture, en tant que réceptacle de cette sensualité. Et je considère que l'histoire de mon personnage est indissociable de son histoire sexuelle, de ses vécus – traumatiques ou non – et de ses désirs. Dans le cas de *L'Arbre de colère*, la sexualité est utilisée par les tribus comme un outil de polarisation des rôles sociaux féminins et masculins. En somme, c'est une récupération du corps individuel par le corps collectif. Pour mon personnage, la collision de l'intime et du politique agit comme un accélérateur de son refus de se conformer.

PARCOURS DE LECTEUR : AUTEURS ET INFLUENCES

J'ai décidé de devenir écrivain à l'âge de quatorze ans, en lisant Zola. J'ai aimé que l'auteur se fasse observateur de son époque et des réalités sociales, que l'écriture objective et témoigne. Des années plus tard, la lecture de Nina Bouraoui marque un tournant dans ma vie de lecteur et d'écrivain. La force émotionnelle qu'elle génère est d'autant plus frappante que les tournures choisies et le vocabulaire sont simples. Marguerite Duras, Annie Ernaux ou Anne Sibran viendront par la suite enrichir ce panthéon. En parallèle, je continue à nourrir ma curiosité pour la littérature étrangère, pour les voyages, l'histoire, ou les cultures du monde. Je garde une admiration enfantine pour les grands conteurs d'histoires, les imaginations débordantes, ou les plumes qui se nourrissent du réel pour mieux le dépasser. *La Mort du roi Tsongor*, de Laurent Gaudé, *Kafka sur le rivage*, de Haruki Murakami, *Pandore au Congo*, de Albert Sánchez Piñol, *Le Vieux qui lisait des romans d'amour*, de Luis Sepúlveda, *American Darling*, de Russell Banks ou encore *Rouge Brésil*, de J.-C. Rufin, font partie de mes livres de cœur.

SOURCES ET RÉFÉRENCES

Afin de rendre le récit le plus crédible possible, la langue a été, dans la mesure du possible, adaptée à la spiritualité et à la réalité d'une jeune fille issue d'une Première Nation. Ainsi, j'ai évité tout vocabulaire dont l'étymologie dérive directement de la technologie européenne ou d'éléments inconnus à cette époque au Canada. Par exemple, les expressions « s'asseoir à cheval », ou « cloué au sol », n'ont pas de sens dans la bouche de mon personnage qui ne connaissait ni l'existence du cheval ni celle du clou. Néanmoins, le français est un produit de l'histoire et de la culture européenne, et le roman n'est donc qu'une interprétation très personnelle d'une culture lointaine, et ne prétend pas représenter la réalité culturelle, pas plus qu'elle ne prétend avoir valeur historique. Pour ces deux raisons, j'ai volontairement écarté les noms propres ou qui font explicitement référence à une culture. Néanmoins, le roman s'inspire fortement du XVI^e siècle, époque où s'établit et s'intensifie le commerce entre les pêcheurs européens et les Premières Nations de l'estuaire du Saint-Laurent. Afin de rester le plus vraisemblable possible, je me suis appuyé sur les sources ci-dessous :

- BOUCHARD, Serge. *Récits de Mathieu Mestokosho, chasseur Innu*, Boréal, 2004.
- KASBARIAN-BRICOUT, Béatrice. *Les Amérindiens du Québec, les héritiers de la Terre-Mère*, L'Harmattan, 2004.
- JACOBS, Sue-Ellen ; THOMAS, Wesley ; LANG, Sabine. *Two-Spirit People, Native American Gender Identity, Sexuality, and Spirituality*, University of Illinois Press, 1997.
- BRAMLY, Serge. *Terre Sacrée, l'univers spirituel des Indiens d'Amérique du Nord*, Albin Michel, collection Espaces Libres, 2017.
- McLUHAN, T-C (textes rassemblés par). *Pieds nus sur la terre sacrée*, Gallimard, collection Folio Sagesse, 2015.
- TURGEON, Laurier. *Une histoire de la nouvelle France, Français et Amérindiens au XVI^e siècle*, Belin, collection Histoire, 2019.
- THEVENIN, René ; COZE, Paul. *Mœurs et histoire des Indiens d'Amérique du Nord*, Payot, collection Petite Bibliothèque Payot, 2017.
- CATLIN, George. *Les Indiens d'Amérique du Nord*, Albin Michel, collection Terres d'Amérique, 2007.
- DELSAHUT, Fabrice. *L'empreinte sportive amérindienne. Les jeux amérindiens face au nouveau monde sportif*, L'Harmattan, collection Espaces et Temps du Sport, 2000.
- DAY, Trevor. *Taïga*. Chelsea House Publishers, collection Biomes of the Earth, 2006.
- DESY, Pierrette. *L'Homme-Femme, (les berdaches en Amérique du Nord)*, article publié dans la revue *Libre – politique, anthropologie, philosophie*, 1978, no 78-3, pp. 57-102, Paris, Payot.

COMMENT UN AUTEUR CHOISIT-IL D'ENVOYER SON MANUSCRIT À UNE MAISON D'ÉDITION PLUTÔT QU'À UNE AUTRE ?



GUILLAUME AUBIN PREND LA CONTRE ALLÉE

LE PARCOURS D'UN AUTEUR-LECTEUR DANS LE CATALOGUE D'UNE MAISON D'ÉDITION

Bien souvent, les lignes éditoriales sont à chercher entre les mots. Lignes de force autour desquelles s'articule un catalogue, ce sont néanmoins les lignes les plus difficiles à trouver, dans un métier qui n'en est pourtant pas avarié. Quand les unes sont imprimées noir sur blanc, les autres sont invisibles. Un jeune auteur, une jeune autrice, en recherche d'une maison qui lui corresponde, rêve d'un récapitulatif de lignes éditoriales, sous forme de tableau à deux entrées, afin de pouvoir identifier au plus vite à qui envoyer, auprès de qui son travail pourrait trouver un relais et s'épanouir. Mais, de la même manière qu'une personnalité résiste à être croquée en un paragraphe, un tel tableau n'existe pas. Le jeune auteur, la jeune autrice, se trouve alors obligé·e de s'en remettre à ce conseil mystérieux, souvent prodigué sur les sites internet : « le mieux étant encore de lire nos publications ».

Or, par définition, le jeune auteur, la jeune autrice, papillonne, car il/elle cherche à connaître un maximum de maisons d'éditions. Alors il/elle pioche, cherche à se rappeler des livres qu'il/elle a lus, remontant à l'époque où le nom des maisons d'éditions lui était indifférent, et qu'il/elle était seulement capable de reconnaître certaines couvertures dans la production générale. De cet inventaire, il/elle essaye de dégager des constantes, qu'il/elle cherche à affiner en boulochant des résumés, en découvrant de nouveaux textes, attendant de tomber sur la perle qui, à elle seule, pourrait représenter toutes les qualités de la maison d'édition.

Ce Prince que je fus a été ma perle. Le déclencheur de mon envoi à La Contre Allée. En cela il occupe une place particulière dans mon rapport à la maison. Pas seulement parce qu'il m'a donné la curiosité de me replonger dans leur catalogue : parce qu'il m'a subjugué. J'ai eu un coup de foudre immédiat pour ce roman, dont le ton doux-amer continue de m'inspirer, et son personnage de m'habiter.

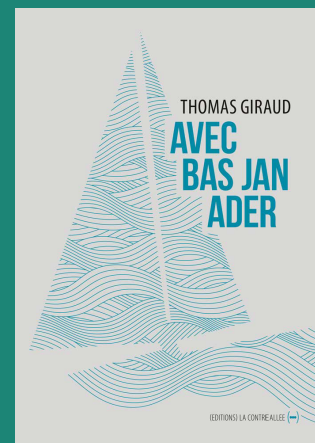
COLLECTION LA SENTINELLE

UNE ATTENTION PARTICULIÈRE AUX HISTOIRES ET PARCOURS SINGULIERS
DE GENS, DE LIEUX, DE MOUVEMENTS SOCIAUX ET CULTURELS.



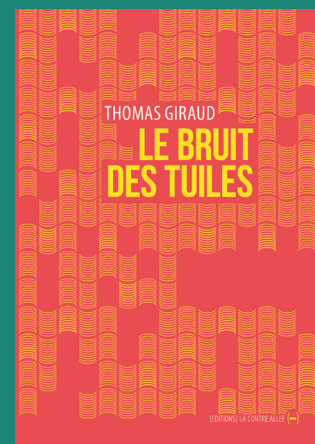
Ce prince que je fus raconte l'histoire d'un homme vivant à Barcelone à l'époque de Franco, passablement alcoolique, qui découvre être le descendant direct de Moctezuma II, dernier empereur Aztèque. L'information lui donnant des ailes, au propre comme au figuré, il se met en tête de rétablir la noblesse de sa lignée, exhumant le faste et les symboles de l'empire disparu, finissant par attirer l'attention de la bourgeoisie barcelonaise, et jusqu'au dictateur en personne. Une comédie pince sans rire qui épingle les milieux mondains et fait office de révélateur de la mascarade sociale dans laquelle chacun, à mon sens, peut se reconnaître. J'ai ainsi vu, dans *Ce Prince que je fus*, un nouveau *Cent ans de solitude* : pour son hérité maudite, une sorte de spleen intergénérationnel, dont les racines plongent dans le XVI^e siècle, avant de resurgir au XX^e ; pour le caractère universel de son antihéros, tantôt ridicule, tantôt émouvant ; enfin, pour ces scènes aux allures de rêves, qui confèrent au livre une dimension quasi légendaire. Jordi Soler avance sur la corde raide de la crédibilité, produisant la magie qui, ajoutée à un style flamboyant, une ironie certaine et un sens du détail, entraînent le lecteur dans un abîme de plaisir. Un chef-d'œuvre !

Ce prince que je fus, Jordi Soler, traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu, 2019.



Artiste conceptuel Hollandais, Bas Jan Ader s'était spécialisé dans la chute, perfectionnant année après année la mise en scène de la fragilité des corps et des déséquilibres, jusqu'à son ultime traversée de l'Atlantique dans une coque de noix, aux frontières de l'art et de l'exploit sportif. Avec ce nouveau portrait, tout en justesse et retenue, Thomas Giraud ajoute une quatrième étoile à sa galaxie de rêveurs, et entraîne son lecteur dans un vertige existentiel en posant la question : la vie est-elle une performance ?

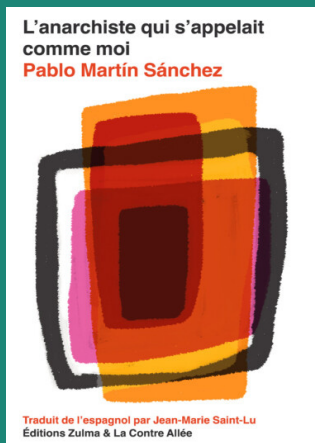
Avec Bas Jan Ader, Thomas Giraud, 2021.



Vie et mort d'un phalanstère français au Texas, dont l'organisation méticuleuse s'est heurtée à la rudesse du terrain et aux aléas climatiques. Dans son troisième roman, Thomas Giraud redonne vie au XIX^e siècle et à ses utopies communautaires, et offre un western réaliste et finement ciselé, sans coups de feu mais pas sans soleil. Organisé autour de la figure de Victor Considerant, qui a imaginé et porté l'utopie, le texte offre une superbe réflexion sur l'écart entre les rêves et la réalité, l'individu et le groupe, et les biais psychologiques qui nous aveuglent mais nous permettent également de surmonter les échecs.

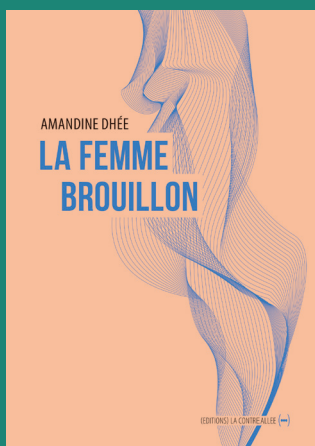
Le Bruit des tuiles, Thomas Giraud, 2019.





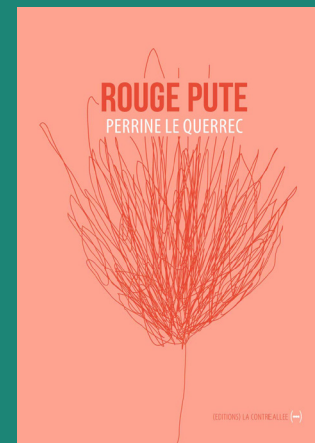
Le Romanesque ne s'oppose pas toujours à l'Histoire : *L'anarchiste qui s'appelait comme moi* en est la preuve ! Foisonnante et rebondissante, cette immense fresque nous entraîne dans le monde d'hier, sur les traces de l'effervescence politique qui agite l'Europe à l'aube du XX^e siècle. De Madrid à Barcelone, en passant par Paris, New York et Buenos Aires, Pablo Martín Sánchez (l'auteur) restitue le parcours de Pablo Martín Sánchez (l'anarchiste), dont la vie trépidante nous ferait presque oublier qu'il a réellement existé. Et c'est toute la puissance de ce livre, qui jusqu'au bout laisse planer le doute, jouant sur les zones d'ombre de son personnage pour interroger notre rapport à la véracité historique. Un tour de force !

L'anarchiste qui s'appelait comme moi, Pablo Martín Sánchez, traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu, coédition avec les éditions Zulma, 2021.



Dans un livre supertonique, Amandine Dhée tient la chronique d'une grossesse puis d'une naissance, et dézingue toutes les normes qui pèsent sur une expérience hors-norme : celle de donner la vie. Armée de son humour et de son esprit critique, elle traque les injonctions qui guettent la future mère, vieux stéréotypes ou carcans de la femme moderne. Un texte résolument libre qui, l'air de rien, cerne les enjeux fondamentaux de l'éducation.

La Femme brouillon, Amandine Dhée, Prix Hors concours, 2017.



Composé à partir de témoignages de femmes battues, ce recueil frappe par sa puissance. Violence du langage nu, donc, comme réponse à la violence physique. Perrine le Querrec réussit à porter les mots qu'on lui a confiés, à accorder sa sensibilité sur d'autres vies que la sienne, dans une fusion remarquable qui donne au « je » toute sa valeur universelle. La forme poétique permettant de s'affranchir de l'enveloppe narrative qui parfois dilue, il ne reste que l'urgence, la vibration de la douleur et de l'espoir. Une forme qui ménage aussi l'espace du silence, qui est parfois pansement, respiration dans l'étau du souvenir. En somme, elle crie les frontières intangibles de la dignité, dans un recueil qui semble prouver qu'il n'y a pas à choisir entre le fond et la forme, entre l'engagement et la littérature.

Rouge pute, Perrine Le Querrec, 2020.



S'emparant du sujet de la sexualité, Amandine Dhée réitère l'exploit de *La Femme brouillon*, et s'interroge cette fois sur les dynamiques, parfois inversement proportionnelles, de l'amour et du désir, et sur les moyens d'entretenir la jouissance. Un texte en résonance avec son époque, qui souffle un vent de fraîcheur sur nos turbulences amoureuses et charnelles.

À mains nues, Amandine Dhée, Prix Hors concours, 2017.



COLLECTION LES PÉRIPHÉRIES

NOUS DÉPORTENT, NOUS DÉCENTRENT, NOUS AMÈNENT À DES
CONFINES, NOUS FONT PRENDRE DES PARALLÈLES, EXPLORER LES
RECOINS, LES PÉRIPHÉRIES NOUS RELIENT, AUSSI.

Je suis naturellement méfiant envers la nouveauté. C'est qu'en matière de livres, j'ai la mémoire longue, et des listes d'envies grandes comme le bras. Mon mécanisme de défense consiste donc à ne pas voir, plutôt que de risquer la saturation et, par conséquent, les renoncements. Aussi, quand je suis tombé sur La Contre Allée, au Salon du livre 2016, j'ai d'abord voulu passer mon chemin. La maison d'édition m'était inconnue. Leurs auteurs également.

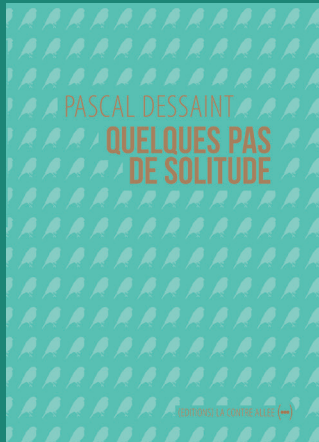
Dans la tête du flâneur qui s'arrête devant le stand s'affrontent alors deux conceptions du monde : 1) Celle selon laquelle les grands textes sont chez les grands éditeurs. Ce qui, en d'autres termes se résume ainsi : si certaines maisons d'édition sont petites, c'est qu'elles ne sont pas assez bonnes pour être grandes. 2) Celle selon laquelle les grandes maisons d'éditions empêchent les petites de grandir, en occupant le terrain médiatique et en leur récupérant les bons auteurs. Ce qui, en d'autres termes, se résume ainsi : les nouvelles voix, l'avant-garde littéraire, se trouvent chez les petites maisons. La vérité, comme souvent, est quelque part entre les deux, et se moque souvent de nos catégories. Toujours est-il que, arbitrage psychologique et financier oblige, j'ai acheté deux livres de cette maison d'édition, que je classais parmi les « Petites ». Je n'ai pas pris de romans, ma liste d'envie ne pouvant souffrir l'introduction de gros volumes. J'ai donc pioché deux textes de la collection Les Périphéries, *Pas dans le cul aujourd'hui*, de Jana Černá, et *Tant de place dans le ciel*, d'Amandine Dhée.



Je dois dire que Jana Černá m'a jeté dans un abîme de doute. Pourquoi, si ce texte existe depuis les années soixante, n'en ai-je jamais entendu parler ? Pourquoi aucune maison d'édition n'a pris la peine de le traduire, avant La Contre Allée ? C'est ainsi que j'apprenais doucement que le jeu éditorial est une affaire complexe, et que la qualité d'un texte n'est pas suffisante pour expliquer son succès ou son échec commercial, voire son existence sur le marché. Car cette lettre à son amant, écrite par Jana Černá, est entrée directement dans mon panthéon littéraire personnel. Je ne connais aucun autre texte capable de représenter l'amour, le terrassement et l'urgence du sentiment amoureux, ni cette étrange combinaison de désir charnel et intellectuel qu'il provoque. Cru et explicite, c'est un texte profondément érotique. Mais il ne saurait se réduire à cela, tant Jana Černá capte la tendresse, le fantasme, la projection des rêves de plaisir sur l'amant de chair, dans une langue d'une maîtrise et d'une beauté qui confine au sublime. Bref, Jana Černá a été le déclic, le texte qui est venu incarner La Contre Allée à mes yeux. Une maison d'édition qui va chercher des auteur·es rares, des auteur·es qui ont la langue et les idées. Une maison d'édition qui n'a pas froid aux yeux, et qui ne s'embarrasse pas des genres.

Pas dans le cul aujourd'hui, Jana Černá, traduit du Tchèque par Barbora Faure, 2014.





Un texte court, peut-être un des plus fins de la collection : 50 pages à peine. Pascal Dessaint, auteur de polars connu et reconnu, s'éloigne de son domaine de prédilection pour y ouvrir son cœur et régler ses comptes avec l'adversité. On y découvre un frère aimé, des deuils et des mélancolies, et le réconfort apporté par la marche, l'observation des animaux et des paysages. Peut-être qu'inconsciemment je croyais encore que les auteurs de l'âme ne se trouvent que dans la littérature blanche. Grossière erreur. En quelques pages, Pascal Dessaint pose l'équation du à quoi bon ? dans une confession bouleversante, servie par une prose des plus pures. Bref : un texte à mettre entre toutes les mains.

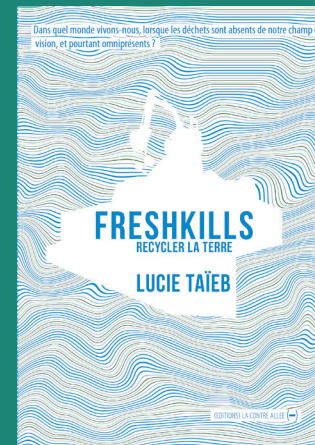
Quelques pas de solitude, Pascal Dessaint, 2014.



COLLECTION UN SINGULIER PLURIEL

TÉMOIGNER, TRANSMETTRE, QUESTIONNER.
UN SUJET ET PLUSIEURS VOIX S'EN MÉLENT

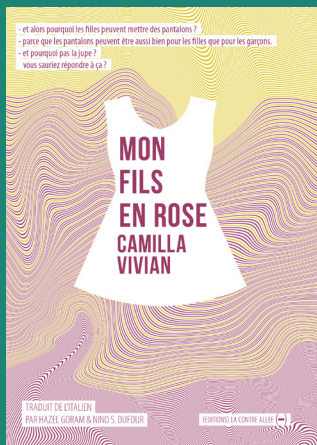
La collection Un Singulier Pluriel édite des livres narratifs, non fictionnels, qui traitent de sujets de société, tout en restant des objets littéraires. En somme, des livres qui font le pari qu'on peut être l'un et l'autre, le fond et la forme, le sujet et la manière, sans pour autant avoir le cul entre la chaise de la littérature et celle de l'essai. Pari réussi, puisque l'alchimie prend : le sujet est déclencheur d'une narration originale, subjective et vivante. En retour, la narration porte et apporte au sujet. Reste à savoir dans quels rayons des librairies et des bibliothèques ces livres vont trouver leur place. Mais c'est tout l'intérêt de la collection : repenser les étagères, et donner du fil à retordre les méninges !



De la décharge de Fresh Kills, à New York, au projet de Freshkills Park qui viendra la recouvrir, Lucie Taïeb interroge avec poésie et philosophie notre rapport au rebut, au déchet, et notre façon d'enfourer physiquement ou linguistiquement ce qui nous dérange. Un récit de voyage habité, qui invite à réinventer notre regard, notre esthétique de l'ordre et du désordre, et veut croire qu'on peut surmonter nos dénis.

Freshkills, Lucie Taïeb, 2020.





Mère de trois enfants, Camilla Vivian est très vite confrontée aux comportements « féminins » de son dernier fils, notamment son goût pour le rose. Moderne et pragmatique, elle s'interroge sur la posture à adopter pour le protéger d'un monde pas toujours tendre, sans pour autant restreindre ses libertés. Ce faisant, elle met le doigt, puis plonge tête la première dans l'effervescence des études de genre, de la psychologie et des associations militantes. Autodidacte dans un monde normatif et transphobe, elle rend ainsi compte, par l'observation au jour le jour, de la souplesse avec laquelle les enfants rechignent à rentrer dans des cases, et se jouent des codes culturels, pour réussir à inventer leur propre chemin. Un témoignage vivant et truffé d'humour, qui met un grand coup de projecteur sur les enjeux croisés de l'éducation et du genre.

Premier livre de la collection que j'ai lu, c'est aussi celui qui me semble le plus fort et le plus représentatif. Fort, car il répond avec beaucoup d'intelligence et de nuance à des questions qui m'intéressent, et qui me semblent universelles. Représentatif, car c'est un texte qui se dévore comme un roman, écrit dans une langue accessible à tous et à toutes, et qui n'est motivé que par l'envie de bien faire d'une mère, pour accéder à l'épanouissement d'un enfant. Et comme il nourrit la réflexion par l'exemple et le cas particulier, il évite tous les écueils de la généralisation, et apporte aussi bien aux novices qu'aux experts. En somme, un livre unique en son genre !

Mon fils en rose, Camilla Vivian, traduit de l'italien par Hazel Goram et Nino S. Dufour, 2019.



Se jouant des registres et des époques, Olga Tokarczuk, revisite le récit de voyage philosophique, dans un court texte qui confronte un biologiste à une altérité déroutante, qui vient ébranler ses certitudes et son rapport au monde. Une nouvelle envoûtante où affleure la magie des forêts polonaises, et interroge notre rapport à l'autre, à notre environnement et à la normalité. Une superbe façon d'entrer dans l'œuvre de la récente prix Nobel polonaise.

Les Enfants verts, Olga Tokarczuk, traduit du polonais par Margot Carlier, 2016.

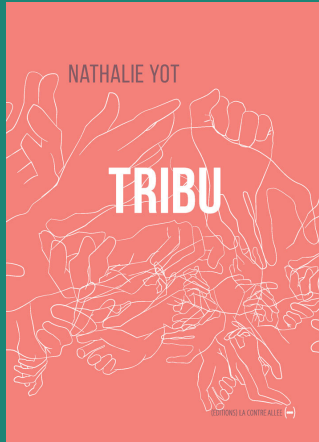


COLLECTION
FICIONS D'EUROPE
REGARDS D'ÉCRIVAINS SUR L'EUROPE

À découvrir également à La Contre Allée:

Tribu, Nathalie Yot,

sortie le 18 février 2022.



Elvire et Yann d'un côté, Mina de l'autre. Trois personnages que tout oppose, qui n'auraient sans doute jamais dû se rencontrer. Elvire, violoncelliste de renom ; Yann, prêt à tout pour conserver l'amour de la musicienne ; et Mina, femme de ménage qui n'aurait rien contre le fait de mettre un peu de piment dans son existence. Des parcours différents, des milieux sociaux et culturels éloignés, trois personnalités, trois corps, qui vivent l'expérience de l'autre, avec attirance et répulsion en ritournelle.

Mina, Elvire et Yann, trois personnages en quête d'une vie *plus grande*, aux frontières des tabous et des interdits. Vivre plus fort, vivre vraiment. Mais les relations établies peuvent-elles réellement évoluer ? Domination et dépendance ne modèlent-elles pas les liens entre les êtres ? Jusqu'où Mina, Elvire et Yann seront-ils prêts à aller pour souder leur relation ? L'un ou l'autre ne se fera-t-il pas *manger* par les autres ?

Tribu, Nathalie Yot, 2022.



POUR TOUTE QUESTION :
contactlacontreallee@gmail.com

RELATION LIBRAIRES :
Aline Connabel
06 25 67 05 43
aline.connabel@gmail.com

RELATION PRESSE :
Aurélien Serfaty-Bercoff
06 63 79 94 25
aserfatybercoff@gmail.com

POUR ÉCOUTER **NATHALIE YOT** :



Retrouvez notre catalogue sur www.lacontreallee.com

" — CE N'EST PAS UNE HISTOIRE QUE L'ON
RACONTE PRÈS DU FEU. CE N'EST PAS UNE
HISTOIRE DONT ON PEUT ÊTRE FIER. ET TU
N'ÉTAIS CERTAINEMENT PAS ENCORE NÉE
QUAND LES YEUX-ROUGES ONT MASSACRÉ LES
NÔTRES. COMBIEN D'HIVERS AS-TU ?

— DOUZE OU TREIZE.

— ALORS TU VENAIS DE NAÎTRE. OU TU
ÉTAIS ENCORE À NAÎTRE. TU VEUX QUE JE TE
RACONTE ? ÇA NE VA PAS TE PLAIRE.

— RACONTE-MOI. "

GUILLAUME AUBIN, L'ARBRE DE COLÈRE